

P a p i e r à M u s i q u e



ÉDITORIAL



2022 #3

Françoise Gimbert

Les concerts se suivent... et ne se ressemblent pas ! ... et c'est bien là la raison de notre joie toujours aussi vive et indéfectible d'y assister ! Car nous le savons, quel que soit le programme, nous allons vivre un moment exceptionnel ! Serons nous étonnés ? Serons nous émus ? Les interprètes que nous venons écouter jouer en direct vont nous offrir une interprétation toute personnelle des œuvres du programme, « leur interprétation ». Cette interprétation nous confortera dans notre connaissance et notre appréciation de l'œuvre que nous viendrons entendre, ou bien remettra en question notre compréhension qui, par ce nouvel éclairage permettra un élargissement de notre connaissance ! Et peut -être même un véritable bouleversement ! Ce sera de toute façon, sans l'ombre d'un doute, une vraie émotion que toute l'assistance partagera en même temps avec les musiciens ! Et dans le cas d'œuvres inconnues et encore inaccessibles à notre compréhension, comme certaines oeuvres contemporaines par exemple, le décodage pédagogique opéré avec souvent beaucoup de doigté et de délicatesse par les musiciens eux mêmes, avides de nous faire vibrer à ces nouvelles sonorités, sera nécessaire pour nous permettre une approche douce et agréable pour un apprivoisement progressif ... ! Ne sommes nous pas avides de découvrir et d'apprendre à apprécier et de comprendre toutes les musiques ? Tout comme nous sommes avides de comprendre toutes les formes de peintures. Pour conclure, un mot de Michel Onfray extrait de son dernier livre *Les raisons de l'art* (Albin Michel) : « *L'art est un élan vital. Il obéit à la puissance incoercible d'un élan vital. L'éducation du regard ou de l'oreille s'avère indispensable au jugement de goût. Dans toutes les oeuvres d'art depuis la préhistoire, le Beau arrive a posteriori . Il ne fut pas a priori (...)* L'important est de comprendre qu'une œuvre d'art se présente comme une énigme dévoilée aux initiés. L'œuvre parle à qui sait, mais elle dit plus et mieux à qui sait plus encore ... »

Le premier week-end d'avril, après deux annulations pour cause de pandémie, la troisième édition de « Mélomanes Côte Sud fait son cinéma » s'est tenue en alternance au Rex d'Hossegor et au Rio de Capbreton, dans une version allégée. Quatre films seulement : « L'Audition » film allemand d'Ina Weiss (2019), « Orfeu Negro » de Marcel Camus (1959), palmé à Cannes, « Tosca » où B. Jacquot filme l'opéra de Puccini dans les décors mêmes de l'action et le documentaire de J. Erskine, « Billie » dont Jean-Louis Requenna a bien voulu écrire une critique.

On a regretté le peu de fréquentation mais c'est un problème inhérent aux salles de projection depuis la pandémie....

BILLIE



FILM AMÉRICAIN DE JAMES ERSKINE



Eleanora Harris Fagan, née en avril 1915, est une chanteuse américaine de blues et de jazz connue sous le nom de scène de Billie Holiday. Avec Ella Fitzgerald (1917/1996), Sarah Vaughan (1924/1990) et Nina Simone (1933/2003), elle est une des représentantes du Jazz vocal des années 1940/1960. Sa vie chaotique, cabossée, démarre sous les pires auspices : sa mère Sarah Julia « Sadie » Harris qui se faisait aussi appeler Sadie Fagan, nom d'ascendance irlandaise (grand-père maternel), la met au monde à 13 ans. Son père Clarence Holiday, musicien professionnel (guitariste de jazz) est âgé de 15 ans. Ses parents ne seront jamais mariés malgré les assertions de Billie dans son autobiographie (Lady Sings the Blues - 1956). Sa mère mène une vie dissolue et se prostitue à l'occasion. La petite fille est prise en charge, tant bien que mal, par la famille de sa mère. Elle est placée dans des maisons de redressement pour jeunes noirs. Là, elle sera confrontée, gamine, à la violence et au viol. Elle en sort meurtrie à jamais.

À 13 ans, en 1928, Billie s'installe avec sa mère à New-York. Elle chante du jazz à l'occasion

dans des petits clubs et des « speakeasies » (bars clandestins durant la prohibition) et comme sa mère se prostitue à l'occasion. En 1933, John H. Hammond (1910/1987), musicien, critique et producteur de la firme Columbia la découvre dans un club. Séduit par cette jeune chanteuse de 18 ans à la diction et à la voix rauque étonnante, il lui propose un enregistrement avec un jeune musicien plein d'avenir : le clarinetiste Benny Goodman (1909/1986). L'année suivante elle chante dans l'orchestre de Bobby Henderson (1910/1969) à l'Appollo Theater (Harlem) salle mythique, symbole de la musique noire américaine. Sa carrière s'envole. Elle rencontre les grands musiciens de jazz de ces années : Lester Willis Young (1909/1959), saxophoniste, clarinetiste et compositeur, qui sera l'ami de toute une vie et qu'elle surnomme *Président*, puis *Prez*. En retour Lester W. Young la surnommait *Lady Day* surnom qui perdurera. Elle côtoie tous les grands jazzmen des années 1930/1940 tels que : Duke Ellington (1899/1974), compositeur, pianiste et chef d'orchestre, Teddy Wilson (1912/1986) pianiste, John Kirby (1908/1952) contrebassiste, Cozy Cole

(1909/1981) batteur, etc.

Billie Holiday devient l'une des vedettes du jazz new-yorkais et se hisse au niveau de l'autre grande interprète noire, Bessie Smith (1894/1937), au style différent. Elle devient chanteuse d'orchestre (noir) pour Count Basie (1904/1984) et d'un orchestre blanc, celui fort renommé du clarinettiste Artie Shaw (1910/2004). Lors d'une tournée dans les états du sud les musiciens de l'orchestre dorment à l'hôtel et Billie dans le bus les noirs n'étant pas accepté dans ces établissements. Bien que vedette, pour monter sur scène elle passe par les cuisines : c'est la ségrégation selon « les lois Jim Crow (1870/1964) » appliquées dans les états du sud selon lesquelles les deux communautés, blanche et noire, vivent séparées. Paradoxalement on ne la trouve pas assez noire (ascendance irlandaise !) et parfois on insiste pour qu'elle se grime en plus foncé afin de correspondre aux stéréotypes ! Soumise à un racisme permanent, elle met fin à sa tournée par ailleurs triomphale (ce thème a été traité dans le film américain *Green Book : sur les routes du sud* de Peter Farrelly – 2018).

Rentrée à New-York, Billie Holiday continue à chanter dans les clubs grâce à John H. Hammond qui lui trouve des engagements notamment au légendaire club de jazz Café Society. En 1939, elle crée sa chanson fétiche *Strange Fruit* de Lewis Allan (pseudonyme d'Abel Meeropol) métaphore du lynchage de noirs, pendus à un arbre, se balançant dans la brise du Sud.

Billie Holiday tout en menant une vie chaotique sur le plan sentimental (bisexuelle assumée), grande buveuse, droguée à toutes sortes de substances, rencontre lors de ses multiples enregistrements la crème des musiciens de jazz de son temps : Roy Eldridge (1911/1989) trompettiste et chanteur, Art Tatum (1909/1956) pianiste virtuose, Benny Carter (1907/2003)

multiinstrumentiste, Dizzy Gillespie (1917/1993) trompettiste et chef d'orchestre, etc. D'une santé précaire qu'elle aggrave avec ses abus d'alcool, de drogues diverses, de médicaments pour y remédier, elle s'éteint après moult rechutes en juillet 1959 à l'âge de 44 ans.

A la fin des années 60, la journaliste new-yorkaise Linda Lipnack Kuehl, fascinée par la personnalité de Billie Holiday, travaille sur une biographie de l'artiste. Sur son petit magnétophone portable, elle recueille 200 heures de témoignages sur les personnalités, artistes ou non, qui ont connu Billie : Count Basie, Tony Bennett (1926) chanteur, Charles Mingus (1922/1979) contrebassiste, Sylvia Syms (1934) actrice britannique, ses amants, ses proxénètes, ses avocats et mêmes les agents du FBI qui l'ont pourchassée et arrêtée. Linda Lipnack Kuehl n'écrira jamais la biographie officielle de Billie Holiday : son corps est découvert en février 1978 dans une rue de Washington D.C. Une mort mystérieuse inexplicquée, par défenestration. C'est à partir de ces matériaux sonores (125 cassettes audio !) que le documentariste James Erskine va structurer son long métrage. Avec ceux-ci comme soubassement audio, il monte des bandes d'actualités (noir et blanc) et de quelques passages à la télévision alors naissante au États Unis et en Angleterre. De surcroît, le réalisateur va travailler un montage serré en y insérant les nombreux clichés (noir et blanc puis couleur) pris durant la courte existence de la chanteuse. Les matériaux disponibles visuels (vidéos et photos) et sonores (cinéma, télévision, cassettes) étant fort disparates, James Erskine a créé l'unicité visuelle de son film grâce à la collaboration de la brésilienne Marina Amaral qui a colorisé les séquences

vidéo d'une manière subtile, ce qui est peu aisé, compte tenu de la disparité des sources réparties sur une trentaine d'année.

Ce travail remarquable, très au-dessus du niveau habituel (voir les consternantes colorisations d'anciens films ou de bandes d'actualités) est renforcé par le « point de vue » adopté par le maître d'œuvre : le film déroule sans heurt, chronologiquement, la vie de l'artiste tout en la croisant avec celle, brutalement interrompue, de sa biographe Linda Lipnack Kuehl. Deux existences courtes, rompues, gâchées. Le résultat du mix images/sons est remarquable et d'une grande fluidité narrative tout en évitant de créer un parallèle systémique entre l'artiste (largement avantagée) et la journaliste en quête de vérité qu'elle ne recouvrera jamais.

Nous avons par le passé affirmé notre méfiance pour le genre documentaire qu'Agnès Varda

appelait non sans malice, « documenteur ». Ce genre soi-disant « objectif » est souvent l'objet de manipulations (visuelles, sonores ou les deux cumulés) assez faciles au demeurant, et qui le seront de plus en plus. C'est pourquoi nous préférons employer le terme de « fiction documentée » comme il existe une musique « historiquement documentée » (musiques baroques jouées sur instruments anciens) mais dont on sait qu'elle ne sonnera jamais comme l'original (diapason, restauration des instruments, etc.).

Billie (92) de James Erskine est un film en tout point remarquable, qui élargit le public des passionnés de jazz, d'autant qu'on y entend Billie Holiday, une chanteuse à la diction claire (une rareté de nos jours !), au timbre si particulier (vibrato) et au destin tragique dans une « Amérique Blanche ».

22 MAI



TRIO ERNEST.

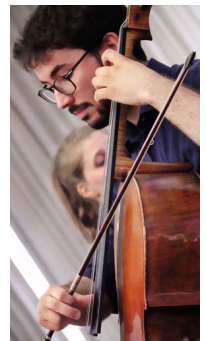
NATASHA ROQUE-ALSINA, STANISLAS GOSSET, CLÉMENT DAMI

Tita du Boucher

Ce dimanche 22 mai, ce n'est plus du cinéma : le spectacle est offert en direct par le *Trio Ernest* qui nous vient de Suisse, et qui nous a fait entendre une sorte d'histoire du trio, depuis le fondateur, Haydn, jusqu'à Jacqueline Fontyn, compositrice belge contemporaine, en passant évidemment par Schubert.

Le « papa Haydn » est connu et aimé de tout le public : son *trio Hob XV n°12* joué par les trois artistes de ce soir montre bien que le trio a été inventé pour étoffer les concerts de musique de chambre – dans les salons on fait la conversation, on papote, on grignote et la musique n'est qu'un bruit de fond que

les compositeurs détestent—. La pianiste, Natacha Roque-Alsina est la maîtresse du jeu, le violoniste, Stanislas Gosset suit et développe la main droite tandis que Clément Dami le violoncelle joue la main gauche. D'emblée, le public est impressionné par l'ensemble, on croirait qu'il n'y a qu'un seul instrument, orchestral. De Haydn et le XVIII^e siècle, on s'attend à l'évolution du trio romantique, et surprise !



on passe au XX^e siècle directement. Natacha nous explique : Jacqueline Fontyn est pianiste et organiste, elle a écrit un trio directement inspiré de Haydn, précisément de sa sonate n° 52 qu'elle a intitulé « *Lieber Joseph* ». Cela dit , c'est de la musique contemporaine, et la jeune femme explique très clairement, instruments à l'appui, comment la compositrice a effectivement repris le thème de la sonate de l'ancêtre ; pour rassurer les mélomanes, la pianiste fait remarquer que le premier mouvement est énigmatique par rapport aux deux autres, et nous fait entendre et comparer deux passages des deuxième et troisième mouvements qui reprennent exactement les mêmes notes que la sonate. Eclairés par les explications et la musique de Haydn, nous plongeons dans la musique contemporaine. Virtuosité, structure inattendue, décalage dans la construction, poésie concrète, on entend un verre de cristal se briser, c'est l'archet du violoncelliste qui a sonné sur le sol.



Plus étonnant, on a entendu le violon et le violoncelle chanter en sourdine, on aurait cru que c'était une voix ; effectivement le violoniste et le violoncelliste ont chanté bouche fermée, ensemble et avec leurs instruments pour accompagner le piano. Étonnant et envoûtant.

Nous avons entendu le trio primitif, puis le trio actuel , il nous fallait entendre aussi le trio dans sa gloire et ce fut le trio n° 1 de Schubert. Les musiciens nous expliquent que ce trio est léger joyeux, alors qu'il est écrit à peine un an avant la mort du compositeur et que celui-ci est un désespéré qui cache son angoisse derrière la légèreté de sa

musique. Dans sa présentation, Françoise Gimbert la présidente des 'Mélomanes' en avait déjà parlé, elle avait cité le commen-



taire de R. Schumann: « *Il n'est que de jeter un coup d'oeil sur le trio Op 99 de Schubert et toute la misère de l'existence s'évanouit*

comme par enchantement ; le monde apparaît de nouveau paré de toute sa joyeuse fraîcheur...Car ce trio en si b majeur nous enchante dès les ières mesures de l'Allegro qui sonne comme un air de postillon...l'Andante, idyllique à souhait, nous fait traverser les prés et les bois aux environs de Vienne. Le Scherzo donne dans le fantastique mais un fantastique plein d'humour, d'enfantine malice. Quant au Rondo final on ne sait s'il faut admirer davantage sa liberté d'invention, sa variété dans le développement, son inépuisable jaillissement ou sa cocasserie. Quelle musique joyeuse, claire, équilibrée de la part d'un homme malade qui désespérait ! Revanche sur la vie, l'oeuvre d'art ignore les larmes qui lui donnent naissance »

Evidemment, le public est sous le charme, les trois jeunes gens sont en parfaite harmonie entre eux, et avec le compositeur, ils ont son âge, ils comprennent son refus de céder à la souffrance et nous font percevoir la joie-rage de vivre qu'exprime sa musique.

Evidemment, le public veut un bis, les artistes l'avaient prévu et nous avaient préparé une œuvre d'Amanda Maier, compositrice suédoise du XIX^e , brillante violoniste ; elle épousa un compositeur , Julius Roentgen, cessa de donner des concerts publics mais ne cessa jamais de composer, elle mourut de tuberculose à 34 ans. Le public est heureux de faire sa connaissance et d'entendre ce *trio en mi bémol majeur* composé par une jeune femme talentueuse de vingt ans.

Après le spectacle les artistes ont bavardé avec les uns et les autres autour d'un verre à bulles et tous les mélomanes espèrent retrouver ces brillants et charmants artistes. En juillet ils donnent un concert en Dordogne, à Audrix au festival Musique en Périgord.

ART CONTEMPORAIN OU PRESQUE



Tita du Boucher

Aux concerts de Mélomanes Cote Sud, nous n'avons pas coutume d'écouter la musique contemporaine autrement que par bribes. Le trio Ernest nous a véritablement initiés à cette musique descendante directe de la musique de Schönberg dont le professeur de Jacqueline Fontyn était le disciple. Nous n'allons pas nécessairement devenir des adeptes de la dodécaphonie ni de la musique atonale mais on peut remarquer que cette structure décalée, et néanmoins solide, se retrouve dans les autres arts, à cette même époque, notamment en peinture. Kandinsky quitte le figuratif, Schönberg quitte la tonalité, l'un et l'autre révèrent les artistes classiques, Kandinsky admirait particulièrement le retable de Grünewald, Schoenberg était un inconditionnel de Bach, les deux sont des admirateurs de Wagner, le premier choc artistique de Kandinsky fut *Lohengrin*.

Pour Kandinsky, *« les couleurs sont les touches d'un clavier, les yeux sont les marteaux et l'âme est le piano lui-même aux cordes nombreuses qui entrent en vibration »*

Quant à la poésie, à la même époque, c'est à dire pendant la première moitié du XX^e siècle,

elle a également quitté le romantisme, et le symbolisme, elle s'est déstructurée, mais n'est pas devenue que surréaliste, avec sa connotation

onirique et impulsive. Certains comme Cocteau, et mieux encore René Char sont des poètes expressionnistes, *« Les « phrases » de René Char, îles de sens, sont, plutôt que coordonnées, posées les unes auprès des autres : d'une puissante stabilité, comme les grandes pierres des temples égyptiens qui tiennent debout sans lien, d'une compacité extrême et toutefois capables d'une dérive infinie, délivrant une possibilité fugace, destinant le plus lourd au plus léger, le plus abrupt au plus tendre, comme le plus abstrait au plus vivace (la jeunesse du visage matinal). »* (Maurice Blanchot)

Ce que Maurice Blanchot dit de René Char peut s'appliquer tant à Kandinsky qu'à Schönberg et Jacqueline Fontyn, l'abord est déconcertant et dès qu'on écoute, qu'on regarde, on entrevoit le sens caché de l'œuvre, sa tension artistique.

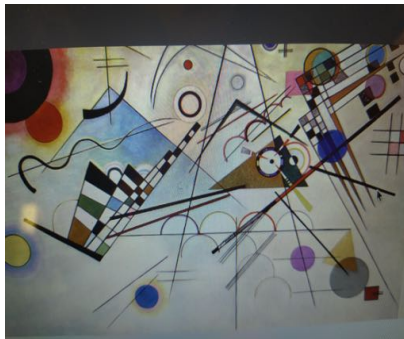
« toute forme d'art est l'enfant de son temps et bien souvent la mère de nos sentiments »

(Kandinsky)

Ainsi l'art traverse-t-il les siècles indépendamment des formes qu'il prend selon les cadres sociaux où il est créé.

Jacqueline Fontyn, et ses

interprètes, nous l'ont admirablement montré en exprimant Haydn en musique du XX^e



18 JUIN : JAZZ AU SPORTING CASINO 

ALEXANDER BIG BAND / LES FRUITS DU HASARD

Tita du Boucher

L' *Alexander Big Band* sous la direction d'Arnaud Labastie, est venu donner un concert de Jazz pour Mélomanes Côte Sud . Les adhérents sont le plus souvent des adeptes de la musique dite classique, quoiqu'ils aient pour la plupart dansé sur les rythmes que ce Big Band nous fait entendre. Et pourtant ils ne sont qu'une soixantaine à avoir affronté la chaleur, patienté malgré le retard exigé par la préfecture pour cause de chaleur excessive.

Notre présidente les a félicités d'être là et nous a présenté l'*Alexander Big Band* ainsi que le deuxième concert retardé d'une heure également, engageant les courageux de 7 heures à tenir jusqu'à 10 h pour entendre aussi *Les Fruits du Hasard*.

Le groupe de Arnaud Labastie nous a entraînés dans une époque révolue mais toujours présente dans nos souvenirs ; ils ont repris les standards, de Duke Ellington,

Things ain't what they used to be , Count Basie , *Cute*, Joseph Kosma— à ne pas confondre avec Vladimir Cosma , l'un est hongrois, l'autre est roumain les deux ont composé de la musique de films , Joseph Kosma avec Prévert a composé pour Marcel Carné et Jean Renoir, tandis que Vladimir , qui vit toujours, a travaillé avec G. Oury, Jean Luc Godard et composé des comédies musicales, *Fantomas*,— ; ce soir Roxane, la chanteuse amie du groupe qui revient pour la première fois depuis les confinements, chante le classique *Autumn leaves* , traduction des *Feuilles mortes* dont les paroles sont de Prévert. Roxane a aussi chanté *Fever* dont tout le monde se rappelle la version d'Ella Fitzgerald que tous étaient

enchantés de ré-entendre, ainsi que *Honeysuckle rose* de Fats Waller puis Count Basie , et tous les grands jazzmen.

Nous avons entendu une pièce pour 4 trombones, *Bone buster* et le « *side winder* » de Lee Morgan, trompettiste génial qui finit assassiné dans un bar, « *les chanteurs de jazz finissent toujours avec un revolver* » nous dit Arnaud Labastie. On entend encore *Everyday I've got the blues* , où la chanteuse et les solistes se répondent , avec allégresse et brio, et le groupe finit avec un *Jumpin East of Java* endiablé ; le public épuisé par toute cette remémoration des vertes années applaudit avec enthousiasme et

gratitude l'*Alexander Big Band*



Tout le monde part se restaurer, se reposer avant de revenir ; hélas beaucoup ne reviennent pas, ce qui n'est pas seulement dû à la lassitude ou l'heure tardive. Pour les *Fruits*

du Hasard nous n'étions plus qu'une trentaine .

L'ensemble est effectivement le fruit du hasard : Alain Thébaud qui dirige cet ensemble raconte comment au hasard d'une rencontre dans un cabaret, ils se sont retrouvés quatre , et ils ont continué à jouer ensemble, en accueillant ceux qui voulaient se joindre à eux. Finalement ils sont tout un groupe d'une trentaine de musiciens qui se subdivisent en petits ensembles pour animer des soirées dans les restaurants ou même chez des particuliers ; leur répertoire est essentiellement la comédie musicale, d'emblée, Alain Thébaud cite Jérôme Kern,

le compositeur de *Show boat —Old Man River—* et *Roberta —Smoke gets in your eyes—* et sa chanson « *Très chaud pour mai* ». L'ensemble de ce soir est un sextet dont les membres ont eu des formations classiques plus ou moins longues, notamment le pianiste Michel Mariescu, le contrebassiste Serge Sarrat et la trompettiste Jessica Brossard. Ils se proposent de nous faire passer un agréable moment et... ils y sont brillamment parvenus.

Ils ont commencé avec « *Satin doll* » de Duke Ellington, ils ont continué avec une série de blues, d'abord « *All of me* » dont Alain Thébaut nous dit que la chanteuse qui a lancé cet air l'a chanté à Détroit alors qu'elle venait de perdre son mari ; elle était bouleversée, a pleuré, la presse s'est emparée de l'évènement et la chanson est devenue célèbre. nous n'avons pas pleuré mais nous sommes entrés dans le Blues, ils nous ont proposé trois airs de blues de suite, à commencer par « *Black Orpheus* » l'air d'*Orfeu Negro* que nous avons tous en mémoire grâce au film qui est passé à l'occasion du week end cinéma de Mélo-manes Côte Sud. Nous avons applaudi les solistes, le public minimaliste était tout à fait enthousiaste du spectacle. , ensuite le « *Blue Monk* » de Thelonius Monk, avec des solos du pianiste Michel Mariescu, du guitariste, Philippe Commet et de la trompettiste Jessica Brossard, qui est la vedette de la soirée, elle est jeune, elle est jolie, elle est extrêmement talentueuse, elle improvise, les « *happy few* » de ce soir auront bénéficié de son art en exclusivité. Le troisième blues est « *Blues Bossa* », qu'on entend, paraît il dans les super-marchés! Le saxophone d'Alain Thébaut, nous



réconcilierait presque avec les supermarchés !! Et enfin « *Blue Moon* ». Le saxophoniste maître du groupe rappelle aux mélomanes qu'il s'agit d'un anatole, on joue le même enchaînement particulier d'accords, issu de la musique modale comme dans la chanson *La Mer*. Pour *Blue Moon*, c'est la trompette qui joue la mélodie, et elle finit par des variations et même de l'improvisation, tout le charme du Jazz. Le groupe continue avec « *Doxy* » et un solo de Serge Sarrat, contrebasse, puis la chanson brésilienne, « *The girl from Ipanema* », le contrebassiste chante. Le public est séduit par ces musiciens, qui sont parfaitement synchrones et complices.

Après la Bossa Nova, Chopin, « *How Insensitive* » dont le thème est inspiré par le prélude Op 28 N° 4 de Chopin, la trompette joue la jolie mélodie et Chopin devient jazzy.

On entend « *Autumn Leaves* » qu'on a entendu tout à l'heure, le saxophone solo est très émouvant, pour « *Softly as a Morning Sunrise* » tiré de *The New Moon* de S.Rosenberg, le piano et le saxophone se répondent, se renvoient les improvisations, on sent qu'ils s'amusent. Ils ne donnent pas tous les morceaux inscrits au programme,

en revanche pour terminer, les solistes du sextet se succèdent et improvisent sur *Tenor Madness*. Ils vont même revenir et nous donner un *work song* « pour la route ». On retrouve « *Sing sing sing* ». Les artistes remercient chaleureusement

nous, les quelques uns qui sommes restés jusqu'au bout et qui ne le regretterons pas. Nous espérons que les *Fruits du Hasard* reviendront bientôt, et la présidente travaille déjà à faire venir la trompettiste, pour nous donner un concert classique, orgue et trompette, pourquoi pas ?